

La nature et l'infini

Serge Pallascio

Number 99, 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6717ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pallascio, S. (2009). La nature et l'infini. *Cap-aux-Diamants*, (99), 51–51.



Thomas Eakins. *Le raccommodage du filet*, 1881. Huile sur toile. 81,6 x 114,6 cm. (Philadelphia Museum of Art).

LA NATURE ET L'INFINI

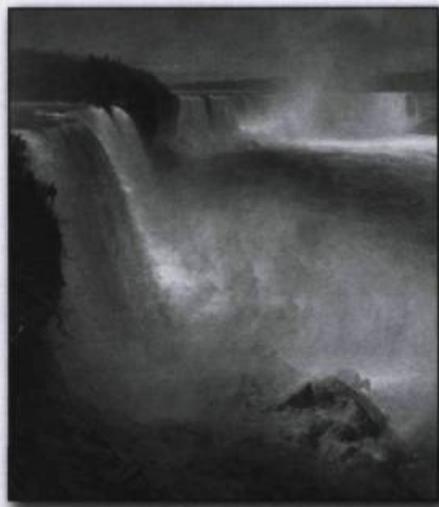
Fascinant synchronisme du destin! Alors que le Musée national des beaux-arts du Québec nous invite cet été à admirer plus de 70 œuvres fondamentales qui, de 1850 à 1950, témoignent de la maturité de l'art américain, le Musée des beaux-arts de Montréal nous propose au même moment une réflexion originale et intelligente sur la peinture et la photographie de paysage aux États-Unis et au Canada de 1860 à 1918.

1860 : les États-Unis vivent une tourmente politique qui culminera avec l'élection, le 6 novembre, d'Abraham Lincoln et, l'année suivante, avec le début de la guerre de Sécession. Pendant ce temps, plus au nord, les discussions s'amorcent et vont mener à la signature du pacte confédératif canadien de 1867. 1918 : la Première Guerre mondiale se termine. L'Amérique fait sienne la religion du Progrès. Ce sont des moments charnières de leur histoire respective.

Grandeur nature. Peinture et photographie des paysages américains et canadiens de 1860 à 1918, c'est 200 œuvres qui rendent compte de la naissance de deux nations, deux cultures, deux façons d'appréhender le monde et de situer l'être humain dans son rapport avec la Nature. Pour ce faire, on a privilégié une approche à la fois thématique et chronologique.

« La nature transcendante » explore l'idéalisation spirituelle du paysage.

« Le véritable domaine du paysage », écrit Asher Durand, un des peintres les plus importants du mouvement de l'Hudson River School, est la représentation divine dans la création visible indépendante de l'homme ou insoumise à l'action humaine ». Que ce soit dans *Niagara* (1893) de George Inness, dans l'impressionnant panorama photographique de William Henry Jackson intitulé *Pike's Peak depuis le site naturel de Garden of the Gods* (1888) ou même *Lever du soleil sur le Saguenay* (1880) de Lucius O'Brien, tout semble démesuré, indomptable, inaccessible.



Frederic Edwin Church. *Les chutes Niagara depuis la rive américaine*, 1867. Huile sur toile. 257,5 x 227,3 cm. (The National Gallery of Scotland, Édimbourg).

« Lieu d'histoire et théâtre du mythe » illustre « le cadre mythique et historique dans lequel les deux pays projetait le paysage ». Ici, c'est la rupture entre la peinture et la photographie qui impressionne. La première poursuit son entreprise de mythification du réel et propose une imagerie romantique de campement amérindien (Cornelius Krieghoff, *Indiens chippewas au lac Huron*, 1864) et de bayou louisianais (Joseph Rusling Meeker, *Au pays d'Évangéline*, 1874) alors que la seconde expose la cruauté froide de la guerre civile et du génocide des tribus amérindiennes. C'est la naissance du photoreportage.

« L'homme contre la nature » rend compte des transformations, voire de la destruction, de la nature au nom du progrès. C'est la grande épopée de la construction du chemin de fer et des chantiers forestiers. Le pays élargit son horizon d'un océan à l'autre. Au réalisme cru des photographies répond un remarquable Tom Thomson (*Les barges de drave*, 1915), tout empreint d'influence postimpressionniste.

« La nature apprivoisée » propose des scènes de ce nouveau monde qu'a créé le XX^e siècle naissant. Le moment fort de ce quatrième volet est assurément la mise en rapport de quatre clichés photographiques pris en 1881 par le peintre Thomas Eakins avec sa toile *Le raccommodage du filet* peinte la même année. Le peintre moderne devient un artiste multimédia.

D'autres surprises attendent le visiteur. « Le nouveau paysage urbain » est illustré, entre autres, par une magnifique photographie de Pointe-Lévis prise par Alexander Henderson vers 1870-1875 et par des clichés d'un New York nocturne et fantomatique au début du XX^e siècle.

L'exposition se termine par un « retour à la nature » tel qu'il s'exprime dans les œuvres de créateurs comme Georgia O'Keeffe. « Cette chose inexplicable dans la nature, écrit-elle, me porte à croire que le monde dépasse largement mon entendement et me pousse à essayer de le comprendre en lui donnant une forme. En ressentant l'infini sur la ligne d'horizon ou de l'autre côté de la colline voisine ».

Le promeneur solitaire quitte alors le Musée des beaux-arts de Montréal gavé d'images, ivre d'émotions. *Grandeur nature* est un moment de grâce à déguster avec une lenteur toute jouissante. ♦

Serge Pallascio